Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 4 (1909)

Artikel: La liberté dans un bocal
Autor: Morax, René
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-749378

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LA LIBERTÉ DANS UN BOCAL

„. . . ein altes Märchen in Spiritus aufbewahrt."

GOETHE

Mon cher ami,

Un humoriste anglais avait plaisanté la Suisse dans la *Saturday review*. Nous en avons ri ensemble. Des esprits graves avaient fait la grimace. L'ironiste avait mis trop de sel anglais dans notre soupe nationale. N'avait-il pas prétendu que nous n'avions pas d'*idées*.

Les faits ne semblent pas trop le démentir. Je lis la généreuse interpellation de M. Brüstlein aux Chambres fédérales pour la plus juste observation du droit d'asile. Il a défendu au nom des gens de cœur une cause enterrée dans l'indifférence publique. La pauvreté des arguments qui lui ont été opposés est surprenante. Des faits particuliers et des anecdotes sont mis en balance avec un principe. On s'est même servi, je crois, comme d'une arme de guerre, des lettres anonymes adressées aux juges fédéraux. Utiliser une lettre anonyme, c'est justifier la lâcheté de celui qui l'a écrite. Le plaidoyer de M. Brüstlein a rencontré un accueil très froid. Notre Tribunal Suprême avait commis une faute; nos chambres l'ont enregistrée comme les grammairiens qui font entrer dans l'usage une locution vicieuse.

Que ressort-il clairement de cette discussion tardive? Le libre examen d'une idée n'intéresse pas notre peuple. Les questions économiques ont pour lui un attrait autrement passionnant. Sans doute un gouvernement ne représente qu'exceptionnellement l'intelligence d'un peuple. Les hommes politiques sont, en Suisse surtout, des administrateurs auxquels on demande des qualités d'ordre pratique. Mais si l'opinion publique acceptait sans restrictions des conclusions qui la choquent obscurément, ce serait un grand signe de faiblesse, d'inertie, de mort.

Nous sommes en général des esprits respectueux de l'ordre et timides. Une seule question fait vibrer tous les cœurs et parler les plus circonspects: la liberté. Toute notre histoire, toute la légende de notre histoire la proclament. Le nom de notre pays est devenu un symbole. Notre petite nation est comme un autel (sans jeu de mots) dressé sur la montagne, au milieu du monde

civilisé. Nous avons déjà placé des défenses tout le long du chemin qui monte. Voulons-nous mettre un tourniquet à l'entrée?

Elle reste vraie, l'âpre boutade écrite il y a plus de cent ans par le plus grand écrivain de l'Allemagne:

Frei wären die Schweizer? Frei diese wohlhabenden Bürger in den verschlossenen Städten? Frei diese armen Teufel auf ihren Klippen und Felsen? Was man den Menschen nicht alles weiss machen kann! Besonders wenn man so ein altes Märchen in Spiritus aufbewahrt. Sie machten sich einmal von einem Tyrannen los und konnten sich in einem Augenblick frei denken; nun erschuf ihnen die liebe Sonne aus dem Aas des Unterdrückers einen Schwarm von kleinen Tyrannen durch eine sonderbare Wiedergeburt; nun erzählen sie das alte Märchen immer fort; man hört bis zum Überdruss, sie hätten sich einmal frei gemacht und wären frei geblieben, und nun sitzen sie hinter ihren Mauern, eingefangen von ihren Gewohnheiten und Gesetzen, ihren Fraubasereien und Philistereien, und da draussen auf den Felsen ist's auch wohl der Mühe wert, von Freiheit zu reden, wenn man das halbe Jahr vom Schnee wie ein Murmeltier gefangen gehalten wird[1]).

Le coup d'œil du génie a percé à jour notre vaniteuse ostentation de libéralisme. Le jugement de Goethe bouleverse encore la paix de nos illusions. La pensée surtout est très peu libre en Suisse. Il n'y a même pas de presse d'opposition. Vous savez avec quelle facilité on peut faire entendre une opinion qui n'est pas celle de tout le monde . . . Chacun consulte l'avis de son voisin avant de se prononcer. Dans un pays où les partis ne représentent pas des principes bien distincts, mais des groupements de personnes et d'intérêts, il ne peut y avoir une très grande indépendance de pensée. Il y a des batailles d'individus, très rarement d'idées. Qu'en est-il résulté? Le Philistin, comme dit Goethe, triomphe dans tous les domaines. Nous sommes envahis par une médiocrité bavarde, égoïste, susceptible, intéressée. La graisse malsaine des estomacs bien garnis menace notre République bourgeoise. Cette Helvétie des timbres-postes s'alourdit et s'épaissit jusqu'au jour où elle ne pourra plus remuer, et où elle désirera le sommeil comme le bienfait suprême.

Vous l'avez dit dans un bel article lors de l'affaire Wassilief, où vous avez su rester calme dans l'effervescence des esprits: La Suisse manque d'idéal. Elle va prudemment son petit chemin, le nez sur les caillous. Le souffle froid des hauteurs l'inquiète. Elle regarde les menus faits accidentels de sa vie quotidienne

[1]) Goethe, Briefe aus der Schweiz, 2e lettre.

sans les rattacher aux lois supérieures qui régissent la vie. Elle fait cependant sonner son idéal comme un vieux tambour. Mais nous savons la peau qui le recouvre; on l'appelle banalité. C'est un idéal de fabrique qui s'adapte aux circonstances, au lieu de les créer et de les dominer. Une idée qui ne vit pas, qui n'agit pas, qui ne lutte pas, est une rêverie inutile. Une nation qui renonce à l'effort de comprendre une conception nouvelle de la vie est vieille et usée.

Nous en souffrons tous profondément. De là ce grand malaise qui étreint les meilleures intelligences. Chacun s'isole ou observe son voisin avec un sourire d'ironie ou de mélancolie. Il y a très peu d'entente entre les esprits, qui ne sont ni amis ni ennemis. La nation elle-même n'en donne-t-elle pas l'exemple, en regardant les grands voisins du haut de sa petite taille avec arrogance? Si elle avait un idéal généreux, comme elle serait à la fois plus fière, plus courageuse et plus respectée!

D'où vient ce manque de foi en nous-mêmes, allié à notre orgueil de malade? L'élite éprise de nouveauté, de libre examen, d'étude morale ou scientifique, d'art, de la beauté de vivre, est hésitante, réservée, inconsciente de sa force; elle s'éloigne du peuple, elle a peur de lui, au lieu de se rafraîchir à cette source des sentiments instinctifs. Elle n'a pas cette puissante et naïve sympathie qui, par besoin d'amour, comprend toutes les âmes, les plus fortes comme les plus craintives. Elle est blessée par la brutalité des égoïsmes. Par élite, je fais une distinction des esprits, non de classe ou de culture, puisque nous avons vu dans l'affaire Wassilief quelques hommes cultivés raisonner comme des portiers d'hôtel. Le peuple se méfie de ceux qui le gênent dans l'assouvissement de ses gros appétits. Il n'aime pas la politesse, l'élégance, la fleur charmante de la civilisation. Il est souvent rude par pose. Nos démagogues le flattent en exagérant cette rusticité. Il se contente de son bonheur terre à terre aux heures de sa prospérité. Mais dans les moments où l'esprit est accablé par les soucis quotidiens, écrasé sous la tâche, dégoûté de la vie officielle, il ne sait vers qui se tourner. Chacun s'amuse ou s'ennuye de son côté, sans se comprendre. Et c'est alors du haut en bas l'ennui, le terrible ennui, l'ennui qu'on n'ose pas avouer et qui nous ronge comme une teigne.

Ne croyez pas que cela soit spécial à la Suisse. En France vous constatez le même découragement, la même lassitude. Lisez le dernier volume du *Jean-Christophe* de Romain Rolland. Ce puissant et subtil roman social analyse profondément la psychologie de la race. Romain Rolland unit dans une amitié symbolique Jean-Christophe, l'instinctif génie allemand, et Olivier Jeannin l'intellectuel affiné de Paris. Il dépeint dans quelques pages admirables le divorce entre le peuple et l'élite en France, la solitude douloureuse des esprits désintéressés et libres. Au-dessus de la marée grise de la médiocrité montante, Olivier montre à son ami les sommets où se réfugie la pure pensée de la nation. L'Allemand est effrayé de l'idéalisme de ces Français „affranchis même de toute loi absolue de l'esprit, de tout impératif catégorique, de toute raison de vivre et qui vivent pour la joie d'être libres“:

— „Mais Christophe qui perdait pied dans cette liberté en arrivait à regretter le puissant esprit de discipline, l'autoritarisme allemand et il disait:

— Votre joie est un leurre, le rêve d'un fumeur d'opium. Vous vous grisez de liberté, vous oubliez la vie. La liberté absolue, c'est la folie pour l'esprit, l'anarchie pour l'Etat ..... la liberté! Qui est libre en ce monde? Qui est libre dans votre République? — Les gredins. Vous, les meilleurs, vous êtes étouffés. Vous ne pouvez plus que rêver. Bientôt vous ne pourrez même plus rêver.

— N'importe, dit Olivier. Tu ne peux savoir, mon pauvre Christophe, les délices d'être libre. Ils valent bien qu'on les paye de quelques risques, de quelques souffrances, et même de la mort. Etre libre, sentir que tous les esprits sont libres autour de soi — oui, même les gredins: c'est une volupté inexprimable; il semble que l'âme nage dans l'air infini. Elle ne pourrait plus vivre ailleurs. Que me fait la sécurité que tu m'offres, le bel ordre, la discipline impeccable entre les quatre murs de ta caserne impériale? J'y mourrais asphyxié; de l'air! Toujours plus d'air! Toujours plus de liberté!

... Et Christophe demanda à Olivier:

— Où est le peuple? Je ne vois que des élites bonnes ou malfaisantes!

Olivier répondit:

— Le peuple? Il cultive son jardin. Il ne s'inquiète pas de nous ... Naguère il écoutait encore, au moins par distraction, le boniment des bateleurs politiques. A présent, il ne se dérange plus... Il n'agit pas, il réagit, peu importe dans quel sens, contre toutes les exagérations qui gênent son travail et son repos.

Ce dernier trait dans cette large peinture s'applique bien à notre état d'esprit. Je pense qu'on trouverait en Allemagne, en Angleterre, en Italie, les mêmes inquiétudes. Notre cas est

plus complexe: nous devons concilier les conceptions de deux races (latine et germanique). Malgré cette difficulté, les intelligences trouvent toujours un terrain d'entente et de la synthèse des deux esprits est née la force de la Suisse.

L'affaire Wassilief a noué étroitement les liens qui unissaient secrètement tous les esprits soucieux de la liberté et de l'honneur de leur pays. Ce réveil tardif de la conscience publique ne sera pas inutile. Une question d'humanité a coalisé dans un même élan de douleur et de colère, les esprits indépendants, hommes d'Etat, savants, écrivains, magistrats, artistes, professeurs, pasteurs, hommes de toute profession et de tout métier, avec la partie du peuple la plus spontanée, la plus sincère, la plus courageuse, la plus vivante. La majorité des femmes a montré un grand courage. Beaucoup d'hommes honnêtes ont réservé leur émotion secrète pour l'intimité. Ils avaient peur du ridicule ou du scandale. Je les plains. Ce n'étaient pas des hommes libres. Que penser d'un Suisse qui sacrifie des idées libres à l'esprit de parti, ou à ses intérêts immédiats?

Nous avons eu par contre de hauts exemples de liberté d'esprit. Cet instituteur entre autres qui n'a pas craint de risquer sa carrière et d'affronter une municipalité réactionnaire plutôt que de renoncer à son sentiment impérieux de justice. Un homme politique a joué son élection certaine. Combien d'autres ont bravé les ricanements ou l'hostilité maligne des médiocres! Et nous ne savons pas toutes les âmes qui ont souffert cruellement de cette atteinte à leur idéal secret, révélé soudain par cette douleur. Il y eut partout une plainte passionnée, mais inutile; le mal était fait. Beaucoup d'esprits, et des meilleurs, portent le souvenir de cette émotion comme une plaie cachée.

Cette violation d'un droit sacré remplit encore d'amertume ceux qui l'ont laissé accomplir par négligence, par ignorance, par lâcheté progressive de la pensée. L'opinion de tous les étrangers est dure pour la Suisse. Nous sommes à notre tour sévérement jugés, parce que nous avons jugé sans humanité. Il y eut des précédents. Il faut relire l'éloquente lettre de Mazzini du 11 septembre 1854 au Conseil Fédéral. Ce fondateur de la libre Italie moderne, persécuté par un gouvernement républicain, écrit ceci:

— „Messieurs, nous ne sommes pas des ilotes. Nous vous valons par l'intelligence et par le cœur. Nous sommes des combattants d'une cause sacrée, auxquels vous avez battu des mains toutes les fois que cette cause a eu un recommencement de succès et que vous qualifierez du nom de frères et d'amis dès qu'elle aura triomphé. Traitez-nous en hommes aujourd'hui, vous le devez. N'insultez pas au malheur, c'est lâche et indigne. Punissez-nous si nous violons vos lois par des faits; respectez-nous tant que la violation ne vous est pas prouvée; honorez-nous pour notre constance, pour notre amour de la patrie, pour notre culte à l'idée. Ne singez pas, vous hommes de la liberté et de croyances républicaines, les allures despotiques des hommes du bon plaisir."

Le grand apôtre de la liberté défendait la cause de ses compatriotes proscrits, dont l'Italie nouvelle est l'œuvre glorieuse. Ne semble-t-il pas répondre aux outrages qu'adressent journellement aux Jeunes-Russes les représentants d'un peuple républicain et la presse bourgeoise? Notre cœur saigne de voir les intentions méconnues ou confondues et l'héroïsme bafoué. Cela est indigne d'hommes libres et d'un pays libre. Athènes, la ville des arts et des lois, n'était-elle pas la cité des proscrits? La Suisse a longtemps partagé avec Londres et Paris ce renom périlleux. Ne lui arrachons pas ces lauriers ensanglantés et mêlés d'épines. Je ne veux pas croire que le peuple ne préfère pas ses grands réfugiés malheureux à ses hôtes de luxe. Autrefois il en a reçu mieux que la fortune: des idées. Aujourd'hui encore l'apport des idées fortes pourrait renforcer et aguerrir son libéralisme léthargique. Il n'en veut pas, par ce malentendu initial, ce mépris réciproque qui sépare républicains et révolutionnaires.

Gloria Victis! L'erreur de Wassilief, qui a cru trouver asile dans un pays libre, honore encore la Suisse: Aujourd'hui les médiocres l'insultent, tel M. Thalamas parlant de Jeanne d'Arc. Vous l'avez dit vous-même, ce fut un jeune héros. L'injustice des hommes lui fait cruellement expier le sang versé. Nous ne comprenons plus l'héroïsme. Nous n'avons même plus le courage de la pitié, puisque tout le monde a oublié la jeune femme intrépide emprisonnée à Penza, pour avoir accompli son devoir. Quel journal a rassuré les quelques personnes qui se sont inquiétées d'elle? Le peuple suisse est responsable de cette infortune. — La leçon est dure, elle réveillera peut-être les esprits indépendants, qui se laissent gagner par les théories sournoises de la médiocrité. C'est à nous, les jeunes, d'avoir la franchise de dire à nos vieux parlementaires:

„Nous en avons assez. Vos idées pratiques, votre politique utilitaire ont fait leur temps. Elles sont surannées, et elles nous assomment. Nous avions la réputation de marcher en tête des nations, en suivant nos idées avancées. Maintenant nous sommes rétrogrades. Nous avons une politique d'imitation. Vous avez fait de notre République libre, une République bourgeoise, une caissière prudente qui empile des centimes derrière son guichet. Elle ne nous donne plus ni beauté ni joie de vivre. Elle économise et ne crée que des règlements, des barrières au développement de notre individualité. Assez de théories grises et de maximes rusées; assez de circulaires en langue fédérale, assez de fonctionnaires, assez de tracasseries! Nous ne voulons plus de votre liberté conservée à l'esprit de vin. Vous nous rendez l'existence mortellement ennuyeuse. Nous voulons vivre plus joyeusement, plus librement. Nous voulons vivre!"

Combien de Suisses pensent ainsi et n'osent pas le dire. Chacun cultive son jardin en épiant son voisin. Les questions de morale usuelle n'ont pas assez endurci les esprits à la bataille des idées. Nous vivons petitement, insensibles même à la beauté des choses. Nous avons peur de tout, et nous fermons notre porte et nos fenêtres. Quand la Vagabonde descend des montagnes et des forêts, nous n'osons pas écouter son chant passionné qui nous fait tressaillir. Qui est-elle? D'où vient-elle? Est-ce la Liberté des étrangers, est-ce la Liberté mutilée des proscrits, ou la nôtre? Sa voix est douce et terrible. Elle s'est arrêtée et elle crie. Quelle nouvelle crie-t-elle?

„Regardez la vie en face, vous qui broyez votre cœur sur votre cœur et qui détournez les yeux de la lutte vilaine des intérêts. Soyez sincères et courageux. C'est moi qui suis la force et la joie. Qui a dit que j'étais une pièce de musée? Mettez-vous le soleil dans un trou? Ouvrez les fenêtres de vos maisons, de vos fermes, de vos chalets, de votre Palais Fédéral. J'étouffe dans vos petites chambres étroites. Je suis la lumière et je hais l'injustice. Le bonheur est en moi, bien plus que dans votre triste bien-être. Levez la tête et chantez. De l'air, toujours plus d'air, toujours plus de liberté!"

PARIS RENÉ MORAX